

# UNIVERSITÉ DU CITOYEN

Séance Plénière du samedi 24 septembre 2005

## Les violences contre soi

Avec  
**Gisèle Bastrenta**  
Psychologue au CHU de Grenoble  
Auteur du livre « Face au haschich aux collèges et lycées »



En partenariat avec :

La ville d'Eybens, Le Conseil Communal de Consultation des Citoyens (4C)  
Contact : Annie Mouraille - Tél. : 04 76 60 76 45 - Mairie d'Eybens

## **Intervention de Gisèle Bastrenta**

Je suis psychologue clinicienne, de tendance analytique, ainsi, ce qui m'intéresse, c'est ce qui se passe au-delà de ce qui se dit.

Je pratique depuis 16 ans dans un centre d'accueil et de soins pour les toxicomanes à Grenoble, qui dépend du CHU. Je reçois aussi bien des adultes que des adolescents. Parmi les jeunes que je reçois, beaucoup de lycéens et de collégiens consomment régulièrement de la résine de cannabis.

D'ailleurs, en 16 ans de pratique, j'ai constaté un énorme changement dans les modes de consommation des produits : l'extrême banalisation de la consommation de cannabis, qui est vraiment la lame de fond dans tous les milieux sociaux et l'arrivée de nouveaux produits.

Tout ce que je vais vous dire ne fait pas de bruit. Aujourd'hui, il y a une violence terrifiante qui ne fait pas de bruit. Moi, je préfère quand c'est agressif, tonique, quand il y a du conflit, parce que là, il y a de la vie. On a éradiqué les conflits et ainsi, on éradique la vie.

### **Cannabis**

Je suis amenée à recevoir des jeunes, majoritairement des garçons, qui s'éteignent avec le cannabis, tout en restant adaptés assez longtemps. En effet, ils vont au lycée, ils ont des notes moyennes, sont gentils à la maison, donc on pense que tout va bien. Cette situation peut durer pendant 4 à 5 ans. Par contre, je n'ai presque pas rencontré de jeunes filles qui peuvent consommer régulièrement de la résine de cannabis pendant si longtemps.

### **Les tentatives de suicide**

Le service dont je dépends, est un service de toxicologie au CHU, donc nous rencontrons des jeunes qui font des tentatives de suicide par empoisonnement. Les tentatives de suicide sont faites majoritairement par des jeunes filles qui s'éteignent volontairement ou involontairement dans un acte bizarre et qui cherchent à ne plus pouvoir continuer à vivre. Malgré tout, quand on les récupère après cet acte, ce sont toujours des personnes qui ont envie de vivre et, à cet âge là, cela repart assez vite. Je n'ai jamais vu quelqu'un qui avait envie de mourir pendant longtemps. Ces jeunes filles n'ont plus de lien avec les adultes, avec personne, c'est pour cela qu'elles veulent s'en aller. Quand on les reçoit, on les rend, en quelque sorte, dépendantes d'un adulte, et ce lien leur permet de repartir, de reprendre goût à la vie.

### **Cannabis et toxicomanie**

Je nomme les jeunes, lycéens, collégiens, qui consomment du cannabis, des « chichoneurs » parce qu'ils ne sont pas des drogués toxicomanes au sens classique du terme. Ce sont des enfants qui prennent un produit qui est à leur portée et qui n'auraient pas fait ça il y a 15 ans, il y a 20 ans, il y a 30 ans, parce qu'il n'y avait pas de produit. Ils font avec ce qu'il y a aujourd'hui. Donc, ce sont des adolescents qui prennent l'impasse et qui s'embarquent à un endroit qui va leur coûter très cher. Toutefois, il faut faire attention de ne pas les mettre dans la catégorie des toxicomanes. Il est très important de ne pas les nommer ainsi, car lorsqu'on nomme un adolescent avec une pathologie, une maladie, il risque de s'identifier à cette maladie et de ne plus s'en sortir. Aujourd'hui, la tendance est de mettre des étiquettes sur tout.

### **Boulimie**

Aujourd'hui, l'idéal de vie est la consommation et à tout âge, on est tous poussé à cela. Aujourd'hui, nous rencontrons une pathologie qui n'était pas en aussi grand nombre avant, qui est la boulimie. Des jeunes filles se coincent avec un produit, qui n'est pas tellement toxique en lui-même, mais qui les met dans une impasse assez terrible en ce

qui concerne la vie. Il s'agit d'une relation toxique à la nourriture. Ces jeunes filles sont prises, tout d'un coup, par une pulsion, terrifiante une fois que la pathologie s'est mise en place. Elles ne peuvent plus s'arrêter, elles ont la tête dans le réfrigérateur, elles se sentent coupables de ça, mais elles mettent toute leur libido, toute leur énergie, tout ce qui peut être bon dans la vie, elles le mettent dans une relation à la nourriture. La relation n'est plus avec les autres, mais avec un produit.

### **Anorexie**

Puis par période, les mêmes, c'est souvent réversible, ou d'autres, les jeunes filles disent non à la nourriture, donc disent non à l'échange parce que la nourriture est le fondement de l'échange humain. Un bébé qui dit non à la nourriture meurt. Et le bébé pour survivre doit dire oui à ce que lui donne sa mère.

A l'adolescence, des jeunes filles disent non à la nourriture. Ainsi, elles refusent les plaisirs terrestres. La nourriture, plaisir terrestre, fait partie d'un moment spécial. Ces jeunes filles disent non à cela pour aller vers des plaisirs très intellectuels. Ce sont en général de très bonnes élèves qui sont dans l'abstraction. Une des façons de traiter c'est de leur interdire l'école, par exemple, de leur interdire d'être trop dans la réussite scolaire, intellectuelle. Ces jeunes filles n'ont plus de demande. A une autre époque, des jeunes filles, « des saintes » nouaient une relation sublimée à dieu, et se privaient de nourriture

Tous ces jeunes, dont je vous parle, n'ont plus de demande, les adultes doivent les attraper. Je suis psychologue et si j'attendais leur demande pour les rencontrer, je n'en rencontrerais aucun ! Je les rencontre, à ma demande, à celle des parents, des enseignants.

On ne devient pas anorexique du jour au lendemain comme on ne devient pas toxicomane du jour au lendemain. Des jeunes filles se privent de nourriture pendant quelques semaines ou quelques mois et se nomment elles-mêmes anorexiques. Si des médecins les reçoivent comme anorexiques, elles vont faire une carrière, elles vont engager leur vie comme anorexiques. Si on les attrape tout de suite, c'est-à-dire dans la première année, où elles commencent à avoir cette façon de faire, si on s'occupe d'elles, leur situation pourra évoluer. Par contre, si nous ne nous en occupons pas, si cette pathologie se met en place pendant 2 ou 3 ans, ça devient chronique et ça devient une habitude, un réflexe. Quand ça devient un réflexe et pulsionnel, on ne peut plus l'arrêter, on ne peut plus rien faire. J'ai des patientes qui sont anorexiques depuis très longtemps, qui sont maintenant adultes, qui ont pour certaines réussi à avoir des enfants, ce qui est un miracle. Elles continuent à l'être, elles se bagarrent. Elles ont une vie qui est terrifiante parce qu'elles se bagarrent avec la nourriture pour se maintenir en vie. Après on n'arrive plus à lever cette façon d'être, cette façon de faire.

### **Lien avec les autres**

Tout ça c'est de la violence contre soi mais ce n'est pas intentionnel. Un toxicomane qui meurt par overdose, les jeunes filles qui refusent de se nourrir, c'est qu'ils ne trouvent plus de place avec les autres. La nuance est de taille. Je n'ai jamais rencontré de jeunes qui veulent mourir et qui veulent se détruire. Je ne rencontre que des jeunes qui n'arrivent pas à faire de lien à l'autre. Notre travail est d'aider tous ces jeunes à se remettre en lien.

### **Scarification**

J'ai vu arriver dans ma pratique, il y a peu près 10 ans, des enfants qui se scarifient, se coupent. Au début, nous pensions qu'il s'agissait de tentatives de suicide, mais pas du tout. Des jeunes se font des trous dans le corps. Ces jeunes, pas plus masochistes que d'autres, pas plus tordus, nous disent qu'ils ont une grande tension interne, tellement violente, tellement grande qu'en se coupant par exemple, qu'en se marquant, cela les soulage de la tension mentale qu'ils ont. Ils déplacent la souffrance sur le corps, ça leur fait moins mal de se couper que d'avoir à supporter la tension silencieuse qu'ils n'ont pas

de mot pour exprimer. Ces jeunes vivent dans des familles où il y a de l'amour, ce n'est pas une carence d'amour, ce ne sont pas des enfants de la DDASS. Ils viennent plutôt des classes moyennes, des classes favorisées. En effet, il y en a moins dans les classes défavorisées, parce qu'on y crie encore beaucoup. Et quand on crie dans une famille, c'est que ça cause, même si c'est pour dire n'importe quoi, mais il se dit des choses quand même et ça accroche. Dans les familles silencieuses, ces enfants ressentent une telle tension, avec leurs parents, des tensions parce qu'ils n'arrivent pas à changer de place, ils restent enfants dans leurs têtes et dans la tête des parents.

### **Liens avec les parents**

Une des violences que je remarque le plus, est l'amour tyrannique entre les parents et les enfants et entre les parents eux-mêmes. Un adolescent n'a pas la même relation avec son père et avec sa mère. Or, les anorexiques que je reçois ne font pas la différence entre ce que pense le père et ce que pense la mère : « Ce sont mes parents, et ils pensent pareils ». Des idéologies éducatives poussent à nous faire croire qu'il faut que le père et la mère pensent pareil pour que l'enfant aille bien. Or, l'enfant apprend la vie en s'accrochant aux différences qu'il y a entre un homme et une femme et entre le père et la mère. Alors pour qu'il y ait une différence, il faut qu'on ne pense pas pareil. Les conflits dans le couple, les mères qui se plaignent que les hommes ne sont pas assez là, qu'ils ne font pas tout comme elles et qu'ils ne font pas exactement ce qu'elles voudraient qu'ils fassent, où le père est réduit à être le bras armé des mères (j'exagère à peine)... que voulez-vous qu'ils fassent si ce sont les doublures ! La place des pères aujourd'hui n'est pas une sinécure : on leur demande tout et le contraire de tout !!!

Un adolescent pour grandir a besoin de savoir ce qu'est un homme et ce qu'est une femme, ce qu'est un père, une mère. Avant, l'institution familiale mettait une place à l'homme, une place à la femme, une place au père, à la mère. Tout le monde se plaignait de ce carcan, mais c'était comme ça et les enfants avaient une représentation sociale de ce qu'était une famille et pouvaient engager leur place en fonction de que le social imposait. Aujourd'hui, tout cela est balayé. Dans chaque famille, un père et une mère, c'est spécifique, c'est tellement spécifique que les ¾ des couples se séparent parce qu'on ne s'y retrouve plus, on n'a plus de point d'accroche.

Les adolescents, aujourd'hui, sont en très grande difficulté parce qu'ils ont des difficultés à repérer ce que c'est qu'un homme, parce qu'un homme c'est par rapport à une femme, et ce qu'est une femme, parce qu'une femme, c'est par rapport à un homme. Et on demande à l'adolescent de se déterminer en fonction de lui-même, ce qui est une impossibilité. On est dans une idéologie où on aurait à se déterminer en fonction de ce qu'on a en nous. Or, ce que nous avons en nous n'est rien, si ce n'est pas accroché avec les autres. Une des difficultés des adolescents aujourd'hui, c'est donc de ne pas arriver à repérer et à accrocher avec les parents, d'abord, avec les profs ensuite, avec les adultes qui sont autour, à accrocher une relation pour mettre en place de ce qui en sera pour lui de sa position de garçon et d'homme ou de fille et de femme.

### **Homosexualité**

Les rencontres homosexuelles des adolescents ont toujours existé, et on n'en a pas toujours fait une identité. Il y a de plus en plus de jeunes, qui ont des relations affectives homosexuelles, du fait que les parents ne fournissent plus le repère de ce qu'est la position de l'homme et celle de la femme.

La question de l'apprentissage de la sexualité, de l'affectif, dans un rapport au même sexe a toujours existé (chez les grecs, cela l'était encore plus !) parce que le même sexe fait moins peur que l'autre et à l'adolescence, ça paraît donc moins difficile.

Aujourd'hui, quand un adolescent a une relation homosexuelle qui lui pose problème, il va voir l'infirmière dans son lycée ou de son collège et elle lui demande d'en parler à ses parents. Je vous donne l'exemple, d'un garçon qui en a parlé à son père, d'origine sicilienne (il y en a encore des gens chez nous qui ont des références traditionnelles, on a pas encore tout balayé). Ainsi, ce garçon a commencé à avoir des ennuis à partir du moment où il l'a dit à son père. Ce garçon a été nommé comme homosexuel, et on lui a interdit

nominativement l'accès aux femmes pour la suite. Ces nominations, cette façon de marquer très tôt, tout de suite, un état comme étant un état de fait pour toujours, c'est de la violence contre soi. Avant cela se disait moins, même si les relations homosexuelles sont plus fréquentes de nos jours, il convient de les entendre comme elles devraient être, c'est-à-dire des gens qui cherchent et aujourd'hui pour trouver sa place, c'est bien plus compliqué qu'avant.

### **Perdre pied**

Dans le centre où je travaille nous avons mis en place un système d'aide pour des adolescentes qui souffrent, selon le terme médical, de spasmophilie. Elles ne tiennent plus debout, vacillent, prennent des malaises, certaines même s'évanouissent. Ces vacillations subjectives sont assez courantes chez les femmes.

Ces jeunes filles évitent la psychiatrie, car ce sont des jeunes filles qui iraient très vite en psychiatrie. Elles ne sont plus inscrites dans aucun lien. Elles ont des familles, mais il n'y a plus de lien avec le père, avec la mère. Très souvent, les pères et les mères ont tellement amorti les conflits qu'il n'y a plus rien.

Ce que nous mettons en place est le répondant de la « déliaison ».

Je vous cite l'exemple d'une jeune fille hospitalisée parce qu'elle prend des malaises à répétition. Elle ne peut pas sortir de l'hôpital de peur de tomber. Quand je la rencontre, elle est sympa, elle est prête à parler, elle est pleine de bon sens, mais elle ne peut plus marcher. Comme le centre où je travaille est en ville, et que cette jeune fille ne pouvait pas prendre le tram, nous avons mis en place quelque chose de très simple : une éducatrice vient la chercher et dès qu'elle est accompagnée par quelqu'un, physiquement, ça va, car elle se sent en sécurité. Elle ne tombe pas, elle sait qu'elle ne va pas tomber parce qu'elle a quelqu'un. On met ainsi en place toute une série de rendez-vous, avec toujours une accompagnatrice ou un accompagnateur. Puis elle pense qu'elle peut se faire accompagner par des gens de sa famille. En se faisant accompagner, à un certain moment, elle va pouvoir lâcher l'accompagnateur.

Ces jeunes filles peuvent joindre l'éducatrice sur son téléphone portable. Ce simple outil leur évite les médicaments, et même la psychiatrie. Elles reprennent vie. Le week-end, quand elles prennent des crises d'angoisse, elles peuvent appeler. Est-ce qu'il y a quelqu'un ? Pour certains il y a Dieu, pour d'autres, il y a les parents, les amis, et pour certains, aujourd'hui, il n'y a plus personne qui fait référence. Car cette jeune fille a une mère, un père. Mais personne sur qui elle peut compter, ce sont des adultes effacés. Donc comme il n'y a personne, elle tombe dans le trou. Il suffit qu'elle sache qu'il y a quelqu'un, une éducatrice au bout du fil, pour qu'elle n'appelle jamais. De temps en temps, y a des petits trucs, mais elles sont sympathiques, elles ne dérangent jamais le dimanche ! Elles savent simplement qu'elles peuvent. Il faut donc pour ces jeunes filles, quelqu'un qui compte, qui les accroche parce que la crise d'angoisse et l'errance se calment dès qu'on met en route une parole, à la condition que cette parole soit entendue et accrochée par quelqu'un.

Le petit miracle, c'est qu'en venant dans un même lieu, en venant parler de ses affaires, en venant répéter sa parole, en venant dire ce qu'elle a à dire, sa parole va tenir en s'accrochant avec les autres. Dans une semaine, elle sort de l'hôpital, elle va avoir besoin d'un accompagnateur, une fois sur deux, d'ici, un an, elle n'aura plus besoin d'être accompagnée. Elle prendra sa vie. Elle aurait pu être envoyée en hôpital psychiatrique comme plein d'autres jeunes filles comme elle. En plus on leur donne des médicaments. Après elles vacillent, elles ne savent pas que ce sont les effets des médicaments. Elles ne savent pas pourquoi ça ne va pas.

La violence pour ces jeunes filles, ce n'est pas de la violence contre elles.

Dans notre service, nous ne donnons pas de médicament, d'ailleurs, nous passons notre temps à arrêter la surconsommation de médicament. Il y a des services où on prescrit et d'autres services où on vidange ! C'est atroce, nous recevons de plus en plus de jeunes et d'adultes qui surconsomment et à qui on a sur-prescrit des antidépresseurs, des calmants, des tranquillisants, et qui un jour ont des ennuis à cause de ça. Le service de toxicologie est là pour arrêter des prescriptions qui sont faites ailleurs. Nous ne

prescrivons pas, sauf de temps en temps, un anti-anxiolytique quand c'est trop dur pour la personne

### **La parole, le lien**

Aujourd'hui, la parole n'est plus entendue. Les adultes sont pris dans l'idéal du bien-être, pour leurs enfants. Donc toute parole sur le mal-être fait peur aux parents, aux enseignants parce qu'il faut du bien-être. Alors, les adolescents ne peuvent pas mettre en route une parole conflictuelle puisque cela ne peut pas être entendu de l'autre côté. Le désastre est que les adultes qui entourent les adolescents ne soutiennent plus ce qui a de difficile dans la vie, bien sûr, c'est dans une visée d'amour, les intentions sont bonnes, même trop bonnes. On leur souhaite du bonheur, du bien-être, donc tout ce qui vient se mettre au milieu, est insupporté par les adultes, qui essaient de l'effacer. Pour grandir, l'adolescent doit savoir que la vie n'est pas une sinécure. Pour grandir, il faut souffrir, il faut accepter la perte, il faut accepter que ça manque. D'ailleurs, ce qu'une mère peut transmettre à son enfant : pouvoir engager son désir, c'est engager des tensions. Ce n'est pas facile d'être dans son désir. Quand on fait des études, quand on fait un métier qui intéresse, être dans son désir... c'est être en tension, mais cette tension nous apporte du plaisir en retour, de la reconnaissance. Ce qu'une mère peut transmettre à son enfant, c'est de lui transmettre du manque, pas de combler sans cesse les manques. C'est à travers le manque que l'enfant aura une curiosité. C'est pour cela qu'il y a tant d'enfants qui vont bien après, par exemple, la séparation des parents. Parce que là, il y a un manque de façon évidente, soit le père, soit la mère. Je connais beaucoup d'enfants suivis par le psy qui n'allaient pas bien, et qui miraculeusement sont allés vraiment bien quand les parents se sont séparés. Je ne fais pas la promotion de la séparation ! Je dis simplement qu'il faut arrêter de dire que les enfants de divorcés vont mal. Quand le couple est capable de supporter un conflit, il vaut mieux assumer une séparation, assumer un désir ailleurs, transmettre quelque chose à l'enfant sur la question du désir et du manque. A trop combler un enfant, on peut l'amener vers la boulimie. Que fait la boulimie ? Elle comble son manque, en se trompant d'objet. Comment peut-on désirer aller vers l'autre si on n'est pas en manque de quelque chose ? Un des problèmes sociaux d'aujourd'hui est qu'on essaie constamment de boucher le manque, partout. Avec l'économie de marché, les objets de consommation s'offrent à nous et c'est sans fin.

La violence contre soi : quand ces jeunes filles font des tentatives de suicide, ce n'est pas de la violence contre elles, c'est qu'elles ne tiennent plus. Nous disons qu'il s'agit de la violence contre soi, parce que nous le percevons violemment. Mais il faut l'entendre comme une impossibilité d'être soutenu dans la vie.

### **Débat**

Question : Faut-il un manque ?

Réponse : Il apparaît aujourd'hui une apathie chez les jeunes parce qu'ils sont gavés. J'ai remarqué cela depuis une dizaine d'année, des étudiants qui n'en pouvaient plus, qui se sentaient gavés de savoir. Quand il n'y a pas de manque, il n'y a pas d'avenir. Ils restent dans une des dimensions de l'adolescence, l'immédiateté.

Il faut croire à la mort, sinon, on n'arrive pas à vivre et l'on ne prend cette mesure que si on s'engage dans la vie. D'ailleurs quand on pense à notre vie, on pense aux périodes qui ont été marquantes pour nous : mariage, décès de quelqu'un, diplômes, naissances des enfants, ça marque dans le temps, c'est ce qui nous rend la dimension mortelle. Les adolescents ont cette particularité de ne pas être engagés donc, ils se sentent immortels. Ils prennent des risques parce qu'ils ne croient pas à la mort. Ils n'ont pas peur. Si vous repensez à certaines pratiques que vous avez eues à l'adolescence, il y a des choses (à ski

par exemple) qu'on ne pourrait plus faire après parce que la peur nous arrête, on ne veut pas mourir : les adolescents ne le savent pas.

Ce n'est pas de la violence contre eux, avec une intention de se faire du mal. C'est qu'ils sont tout fous et qu'ils sont dans l'immédiateté. Il faut des adultes pour leur dire stop, pour les embêter, pour leur dire qu'ils sont mortels, et le leur rabâcher. Aujourd'hui, tout est fait pour le plaisir immédiat : images, télé, zapping, tout tout de suite.

Jusqu'à présent le travail, l'école permettait aux hommes d'accéder à un métier qui les faisait dépasser leurs propres parents. Nous sommes issus de l'ascension sociale. Aujourd'hui, les parents des « chichonneurs » sont ingénieurs, professeurs qui ont réussi grâce à l'école, ils ont fait mieux que leurs parents, qui avaient des parents qui avaient des petits métiers. Et ils ont des enfants qui ne les dépasseront pas. Donc, ces jeunes n'ont pas de projection. Parmi ces jeunes, certains, au bout de quelque temps de galère, d'apathie et d'attente, se mettent à se déterminer (métiers du bois, par exemple). Ils travaillent avec les compagnons. Ces derniers remettent en place un vrai maître qui transmet quelque chose à un élève, relation de transmission par l'adulte, qui transmet par la parole, pour qui le gamin va faire des efforts parce qu'il est tenu et qu'il aime ce patron. Les compagnons sont d'un grand secours pour ces enfants qui ont été déscolarisés, qui sont partis en vadrouille et qui après acceptent un lien avec un adulte. On n'apprend que dans le lien avec un adulte et dans un lien de transfert, de reconnaissance et d'amour. On n'apprend pas si on n'aime pas et on n'apprend pas si on n'est pas en lien. Tous ces jeunes, de bonne famille, sont dans l'errance, ils ne sont plus en lien, ne peuvent plus rien apprendre, donc ils ne peuvent donc plus se projeter. Le cannabis vient là bien sûr massivement. Avec ces enfants, on organise une errance pas trop dangereuse, les parents supportent qu'il y ait du rien, tout le monde va à l'école. Les parents les lèvent le matin, on les laisse dans une errance contrôlée : pas de télévision, ni d'ordinateur, on leur donne des bouquins, ils doivent faire le jardin... Ensuite, cela va relativement vite parce qu'au bout de deux ou trois mois, tous les copains sont en cours, tout le monde fait quelque chose, ils acceptent de rentrer dans la communauté humaine, avec des obligations.

Dans l'ambiance générale, les jeunes revendiquent des droits : je pense à un père très sympa, maghrébin, son fils lui disait que s'il le touchait, il irait se plaindre parce qu'en France, on a pas le droit de toucher les enfants. Ce père a baissé les bras parce qu'il avait peur, il n'osait plus. Quelle est la part entre la correction et la violence ?

Les garçons ne peuvent pas grandir sans rapport de force, il faut se mesurer. Aujourd'hui, ils trouvent le dérivatif dans le sport, c'est une façon acceptée, acceptable, sympathique, codifiée, culturelle de se mesurer. Mais, ça ne leur suffit pas toujours, et il y a toujours eu des bagarres ! À la sortie des bals, même dans le bal ! A l'époque on n'appelait pas ça de la violence. Aujourd'hui, c'est de la délinquance. Alors comment fait un jeune qui veut se mesurer, comme il n'y a plus les autres parce que c'est interdit, ils font du ski extrême ou autre. Ils se mesurent à leurs propres limites qui sont bien souvent... au cimetière.

Question/remarque : Quand même, les enfants ont des droits. Il y a des milieux où les enfants sont battus.

Réponse : Bien entendu. Je parle ici de l'excès qu'il y a de l'autre côté. Je pense qu'ici, les enfants ont des droits, qu'ils sont aimés. Je parle dans les milieux où il y a beaucoup trop d'amour. Les adolescents sont dans le même social que les adultes. Il y a de plus en plus d'adultes aujourd'hui qui fonctionnent sur le mode pulsionnel. Entre un homme et une femme, il n'y a plus de violence aujourd'hui de ce côté-là, c'est beaucoup plus vite pulsionnel. Il y a des familles où la parole ne fait plus tiers, et dans ce cas, la place est à la pulsion, à la violence. Les femmes sont en première ligne par rapport à la question de la pulsion et de la violence. La violence est partout. D'ailleurs, vous savez que la parole ne tient plus, c'est pour cela qu'on fait des contrats de partout, dans les familles, pour faire la vaisselle, nettoyer... Qui fait quoi, évidemment tout le monde essaie que ce soit la mère... La mère en a ras le bol, parce qu'elle est efficace donc elle fait tout en général. Il paraît que les mères françaises sont les meilleures ! On fait tout : mère, femme et on

travaille, on a deux enfants. Mais, un jour, il y en a marre d'être efficace, donc on essaie la méthode participative à la maison. Et là, qui décide de la participation ? Et jusqu'à présent, ça toujours été sur la parole et donc les engueulades. Et maintenant, il y a des contrats dans les familles. Ce sont des CDD, et cela ne dure jamais longtemps... C'est pour ça qu'on fait appelle de plus en plus les avocats, qu'on a recours à la justice quand la parole ne tient plus entre les individus. Cette parole ne tient plus dans les familles. On dit aux parents sur la question de l'autorité : il vaut mieux ne rien dire que de dire quelque chose qu'on ne tiendra pas. Les parents sont fatigués : il faut soutenir ce qu'on a dit ! Un enfant intelligent, s'il a un contrat, va tricher. Un contrat appelle à dénoncer ce qui manque dans le contrat. S'il manque quelque chose dans la parole de l'autre, on va lui demander des explications. La violence est là. Si on dit que le lien s'est effondré, c'est que la parole s'est effondrée, la parole engagée. Il n'y a aucune raison qu'un adolescent engage sa parole s'il a à faire à des adultes qui ne peuvent pas s'engager, qui sont mutiques. Je pense qu'il y a des enfants dans des familles où l'on a jamais levé la main sur eux et que c'est bien plus violent, c'est ce que je voudrais bien faire entendre.

Question/remarque : Il y a des enfants qui vont bien quand on ne les frappe pas !

Réponse : Vous avez bien fait de le dire. Je ne dis pas qu'il faut taper les enfants pour que ça aille bien ! Je dis que ce qui m'inquiète c'est qu'il y a beaucoup de violence dans des familles. Je parle de ma clinique, des anorexiques que je reçois, des jeunes qui prennent du shit, je parle de ce que je connais. Je rencontre de plus en plus de jeunes qui n'arrivent pas à démarrer leur vie et qui sont pris dans une violence qui n'a pas de mot et de nom, qui n'a jamais été exprimée et qui est quand même une violence silencieuse. Des enfants partent à la dérive à partir d'un silence dans la famille. Le silence est parfois plus violent que les coups. Assumer un conflit de paroles, dès qu'on commence à être dans la parole, il y a malentendu, c'est pour ça qu'il y en a qui ne disent rien, comme ça ils ne se trompent jamais !

Le malentendu entre un homme et une femme est de structure. La logique masculine n'est pas la logique féminine. La logique masculine et les logiques féminines !!! Les femmes ont cette particularité d'être prises par plusieurs logiques (parfois le malentendu est avec elle-même...). La vie se creuse dans ce malentendu. La difficulté, l'intérêt entre un homme et une femme, c'est bien d'essayer de voir comment on peut faire avec des logiques différentes. Aujourd'hui, c'est tellement insupportable, qu'on se sépare dès qu'on aperçoit la différence. Le malentendu est intrinsèque, il faut faire avec. Mais y a des familles où on ne parle plus : c'est ça que j'appelle la violence. On parle partout de la violence, ça veut dire que ça fait du bruit, ce que je veux marquer comme violence contre soi, ces jeunes qui ont de la violence contre soi, ce n'est pas qu'ils ont de la violence contre soi, c'est qu'ils sont pris par des milieux aseptisés où l'on mettrait tout le monde sous cloche. Ça fait violence en retour parce que tout est possible donc on ne peut rien faire quand tout est possible. C'est ça que j'appelle la violence silencieuse. Ça n'a rien à voir avec les coups et je trouve que le courage des adultes d'aujourd'hui, c'est de savoir engager notre parole, savoir dire à des enfants qu'on est là, et que même s'ils veulent être ailleurs, on s'en moque, on reste là où on est pour leur donner des points d'appui. Ce sont ces points d'appui qui font défaut aujourd'hui et qui sont cause de violence en retour.

Question : ça fait une dizaine d'année qu'on entend que les liens se délitent. On voit conséquences. Que peut-on faire collectivement ?

Réponse : je pense, moi, participer amplement au lien social dans ce que je fais, là présentement avec vous. Ce dont je peux me rendre compte, dans les collèges, les lycées, c'est que les proviseurs ont du courage parce qu'il faut toujours recommencer, ce n'est jamais acquis. La circulation de la parole n'est jamais acquise. Si le proviseur est un homme ouvert qui a envie qu'il y ait du lien, il va mettre du lien, c'est assez facile, tout le monde est demandeur. L'ambiance dans la salle des profs, est souvent la déprime généralisée. Mais ça dépend de qui dirige. Il a des lieux très sympas, avec des choses

conviviales, ça remet en route la parole. Tous ce qui est bien dans un quartier, ou dans une structure, toutes les choses importantes se disent dans l'informel, dans le lien social. Dans les collèges et lycées, si la direction ne s'y met pas, ça s'étirole très vite, avec quelques personnes qui essaient de ramer, de faire des petits groupes, mais c'est difficile, il faut constamment réanimer ça. Il y a des inventions, ce que vous faites ici par exemple.

Question/remarque : vous avez évoqué le sport, mais c'est aussi de l'émulation, de l'argent, de la compétition.

Réponse : La logique qui nous fait tous souffrir est bien la logique capitaliste : rentabilité, compétition. Sur le marché du travail, on est des objets, soit on rentre dans le cadre, soit on est éjecté, on est sous le coup de cette violence réelle, pour tous et cette logique est en accélération, on est sous cette chape de plomb. Et de l'autre côté, pour que la machinerie continue à avancer, il faut consommer sinon on est au chômage. Alors, nous-mêmes sommes pris par devoir faire ce qui nous empêche de vivre pour faire continuer à vivre la machinerie. La vraie violence d'aujourd'hui est cette logique qui s'accélère depuis 20 ans. Ça fait longtemps qu'elle est là, mais d'autres forces venaient un peu tempérer, par exemple en France quand on dit qu'il faut défendre le social par rapport à cette logique, et voilà Bruxelles qui vient déréglementer ! Quand je parlais du sport, je le prenais dans ce que je connais, dans ce que j'ai connu, dans les villes, le sport local, régional, dans les lycées : le sport dans la convivialité, où l'on se retrouve entre jeunes. Ce sport existe toujours. Dans le domaine de la compétition, j'ai reçu une dizaine de toxicomanes ex-futur champions qui se sont cassé un bras, une jambe et qui ne peuvent plus. Ils étaient déjà dans des produits dopant, et après un arrêt pour raison de santé, n'en peuvent plus parce qu'ils sont pris là-dedans dans cette rentabilité, dans cette violence et qui ne s'en remettent pas.

Une remarque : s'il n'y a pas de défi, on n'avance pas non plus. Quand je donne un exercice à mes élèves, je leur dit votre vie en dépend ! Quand on fait quelque chose, il faut s'engager. Sans motivation, il n'y a rien. La récompense c'est quand l'élève trouve sa propre solution, il est heureux, il est récompensé de son effort.

Réponse : Ce qui serait intéressant ici, ce serait de travailler sur les formes modernes et traditionnelles de l'engagement. Il y a 40 ans, quand on parlait d'engagement, on ne parlait pas de défi, ce sont des termes modernes. Il y a différentes façons de s'engager, aujourd'hui, on a des termes de compétition, alors que l'engagement c'est le fondement de la vie, d'être engagé.

Question/remarque : quand il dit « sa vie en dépend », où est la part de jeu là-dedans ? Je trouve ça terrifiant

Réponse du participant : je trouve encore plus terrifiant d'avoir des élèves amorphes, qui se mettent en danger, qui vont dans le cannabis, on ne peut pas leur dire que ce qu'ils commencent à faire n'a aucun sens. Je ne veux pas prendre la responsabilité, je ne veux pas les laisser partir dans cette voie là.

Réponse : Je suis assez d'accord pour dire que les mots qu'on emploie sont très importants. Je vais essayer de traduire : mettre leur vie en jeu, je suis assez d'accord pour dire avec vous que c'est assez dangereux comme expression, c'est comme dire la roulette russe. Je ne dis pas que vous faites ça, je dis ce qui a été dit. Monsieur a réagi violemment sur l'expression. Mettre sa vie en jeu, c'est une façon de jouissance, d'engager son corps dans une jouissance de la vie ou la mort, c'est quelque chose qui n'est pas pensable dans la façon de s'adresser à un jeune, c'est ça qu'il voulait dire. L'engagement se fait toujours dans une division.

Questions : La drogue a-t-elle des effets irréversibles ?

Réponse : je vais comparer avec l'alcool. On peut avoir bu pendant des années, sans avoir de séquelles irrémédiables et si on pousse trop loin, c'est irrémédiable. L'alcool est

un produit très dangereux puisque ce sont tous les organes du corps qui sont touchés. On ne peut parler de toxicomanies qu'au pluriel et les séquelles irréversibles sont irréversibles.

Héroïne : cette drogue comble tout et du coup, il y a des carences alimentaires. Toutefois, cette drogue est en régression, ce qui est une bonne nouvelle. Alors que quand j'ai commencé, il n'y avait que ça. Maintenant y en a presque plus grâce aux Talibans en Afghanistan. L'héroïne est en train de revenir, mais n'est plus consommée de la même façon : elle accompagne parfois l'ecstasy.

Cannabis : il paraîtrait scientifiquement que le cannabis provoque la schizophrénie ou des maladies mentales. C'est une bêtise : ce n'est pas une molécule qui provoque une maladie. Si on envoie la petite phobique en hôpital psychiatrique, elle devient schizophrène en six mois. La normalité n'existant pas, on a tous un problème, on est soit névrosé, soit pervers, il y a les fous, les psychotiques, les maniaco-dépressifs, etc. Un jeune de structure psychotique, fragile, s'il fume trop de cannabis, il va décompenser plus vite. Il aurait pu le faire lors de quelque chose qu'il ne pouvait pas assumer ou il aurait pu ne jamais décompenser.

Je reçois de plus en plus de jeunes qui font des délires virtuels. A une autre époque, ils ne l'auraient pas fait puisqu'ils n'auraient pas baignés dans le virtuel. Ils font des délires imaginaires, qui ne sont pas des vraies bouffées délirantes au sens classique du terme. Ce sont des enfants qui font des jeux de rôle, qui dans la réalité, sont un personnage, ils sont pris par l'imaginaire. En consommant un produit comme le cannabis, cela peut provoquer une confusion entre la réalité et le virtuel, c'est-à-dire le délire.

Les ecstasys : cette drogue provoque des lésions graves. Cliniquement, ça amène des jeunes, pendant des années après n'avoir plus pris de ce produit, à être dans un rapport au monde très bizarre. Ils perdent la mémoire. Les ecstasys sont de la chimie pure, un mélange de médicaments, de tranquillisants, d'amphétamines et des produits hallucinogènes parfois. Des nouvelles molécules d'ecstasys apparaissent tous les mois pour que les gens qui les fabriquent ne se fassent pas arrêter. En effet, pour qu'une molécule soit classée stupéfiant, il faut que la police la repère, donc il y a toujours un ou deux mois de délais. Pendant ce temps là, la molécule n'est pas répertoriée donc les gens qui se font arrêter ne sont pas répréhensibles. Tout et n'importe quoi est fabriqué par n'importe qui avec un peu de savoir faire, l'investissement est simple. Les effets sont terribles sur le plan de non retour.

La cocaïne : cette drogue classique est une amphétamine, un ancien médicament. Elle vient d'Amérique du sud. C'est une drogue relativement chère quoique les prix aient baissé afin d'implanter le marché (40 euros le gramme, y a 10 ans, 100 euros le gramme). J'ai vu, pour la première fois, quelqu'un qui en a trop pris et ça provoque, comme avec l'alcool, des delirium tremens, des crises de folies. Il y a également des risques d'arrêts cardiaques, puisque les amphétamines sont des stimulants. Toutefois, cela ne se voit pas à court terme parce que les gens qui prennent de la cocaïne en prennent ponctuellement. On est plus dans la notion de dépendance comme avec l'héroïne. Ils en prennent le week-end pour faire la fête. Puis 2 week-ends, puis de plus en plus et certains s'accrochent. J'ai reçu une jeune femme très bien qui fait de la musique, quand elle en a pris, ça lui a tellement éveillé la pulsion, l'envie d'en prendre comme la boulimie, que si elle sniffe une ligne, elle en achète et elle ne peut plus s'arrêter. Elle a été arrêtée comme consommatrice. Je l'ai reçue dans ce cadre là, et elle est aussi venue me voir, parce qu'elle a de nouveau envie d'en prendre. Ce n'est pas la dépendance comme l'héroïne où c'est le corps qui réclame. Là, c'est l'envie, la même bataille que la boulimie avec la nourriture. Elle se dit ce serait bien si elle pouvait n'en prendre qu'une ligne, et puis que ça s'arrête, mais elle sait que si la porte s'ouvre...

Question : Quel traitement ?

Réponse : Pour la cocaïne, le traitement est compliqué : la Ritaline, médicament de substitution est de la cocaïne synthétique, donc elle donne les mêmes effets que la cocaïne à grosses doses. L'héroïne donne un bien-être du corps, mais où les gens ont une jouissance avec leurs pensées, ça les déconnecte des autres. C'est du rêve et

l'accrochage est très puissant puisque ça casse le mal de vivre et ça donne une espèce de bonheur, de rêve solitaire. La cocaïne stimule de façon artificielle le désir, les gens pêtent la forme et après ils dépriment, et ça donne le sentiment de toute puissance. Il peut y avoir de la vraie violence parce qu'il y a un sentiment de toute puissance sur l'autre

Le problème de la cocaïne, c'est qu'elle est un stimulant artificiel, comme les amphétamines, et quand le corps et la tête sont stimulés, le prix à payer, c'est une dépression mentale. Donc, la descente ça déprime, soit ils en prennent tout le temps et ils perdent le sens commun. Je connais un routier qui ne prend rien la semaine, mais qui en prend le week-end. Je l'ai vu un mercredi, il était speed, il était en colère, il était énervé, il n'était plus sous l'effet du produit, mais il était dans le style. Ça rend tout puissant de façon bête, de toute façon toutes les drogues rendent bêtes et cette drogue là, elle pousse à la violence. Pour redescendre, soit les gens prennent de l'héxomil, par exemple, du cannabis et comme le cannabis, c'est cool, et qu'il a une vertu calmante, soit l'héroïne peut se placer là en descente.

Je suis étonnée de voir actuellement - c'est nouveau, depuis 3 ans, et quand cela arrive à mon niveau, c'est que s'est installé -, des jeunes de 15 - 16 - 17 ans, lycéens, voire collégiens, qui vont à des fêtes, et qui disent que du moment qu'il y a du cannabis, y a de la cocaïne avec. Ce n'était pas le cas avant.

Remarque : Le cannabis assomme. Les jeunes qui en prennent sont chacun dans leur coin.

Réponse : En effet, le cannabis comme l'alcool. Si vous buvez de l'alcool pour faire la fête, avec les copains, ponctuellement, en essayant la vie, ça toujours été, ça ne fait pas de l'alcoolisme. Les jeunes boivent plus qu'avant, il y a moins de limites et ils sont plus jeunes. Le cannabis a été introduit dans les années 60, dans le cadre des fêtes, c'était plutôt convivial. C'est pour cette raison que l'on a appelé cela des drogues douces, mais c'est une idiotie sans nom, est-ce que la nourriture est une drogue douce ou dure pour la boulimique ? Vous avez remarqué qu'on ne le dit plus. Ça été culturellement mis en place dans des fêtes, des gens qui sont grands-pères, grands-mères aujourd'hui ont fumé du cannabis, en fument encore ponctuellement, ça remplace le whisky, le champagne, l'alcool. C'est un euphorisant et ça détend. C'est encore utilisé comme cela par bon nombre de jeunes. Mais les jeunes qui nous font souci, et ils sont nombreux, fument ce produit dans une visée calmante, relaxante dans une visée médicamenteuse, pas pour plaisanter avec les autres. Ce produit leur permet d'avoir un bien-être personnel sans à avoir à faire aux autres, donc c'est un produit qui isole tout en maintenant adapté, quand quelqu'un est sous calmant, il est adapté, sauf qu'il perd de vue l'autre. Le drame est que les jeunes et les moins jeunes savent que des adultes fument régulièrement et ils n'ont pas l'air d'aller mal. Ils s'appuient là-dessus pour s'autoriser à fumer régulièrement à 14/18 ans avant d'avoir engagé leur vie. Cette consommation régulière produit de l'isolement, des catastrophes, ça fait des gens qui n'arrivent plus à s'engager.

Question : Quelle différence entre le haschich et le cannabis ?

Réponse : Le haschich est la résine de cannabis, qui est importée massivement du Maroc, pour la France. Le Maroc produit de façon industrielle de la résine parce qu'il y a une demande et un marché en Europe. L'herbe ou le chanvre est le plant de cannabis séché, dont on récupère les fleurs. C'est la tendance lourde ici. Les graines en sachet, en provenance de Suisse, se commandent par internet. Beaucoup de jeunes et de moins jeunes plantent et consomment ce produit soit le soir, soit le week-end, soit tous les jours.

Question : Au départ, comment l'adolescent va-t-il faire pour savoir, et où est-ce qu'il va en trouver ?

Réponse : Il n'y a pas un élève de 4<sup>ème</sup> qui ne connaisse pas quelqu'un qui fume pour ne pas dire 5<sup>ème</sup>. Vous prenez n'importe quel lycéen ; en 2h, il trouve du cannabis. Tout le

monde sait qui fume, où, quoi. Mais, en ce moment, une grosse saisie a eu lieu et il y a une pénurie !

Question : Avec quel argent, le jeune peut-il acheter de la drogue ?

Réponse : Pour le moment, le cannabis est très cher, parce qu'il y a pénurie. La loi du marché fonctionne très bien ! Les ¾ de mes patients s'en plaignent, d'autres ne s'en plaignent pas parce qu'ils ont de l'herbe chez eux !

Le prix du cannabis est équivalent au prix de l'alcool fort (whisky). Une barrette de cannabis coûte 15 € (maintenant, ça se vend par plus gros morceaux). Des jeunes prennent du cannabis seulement pour être euphoriques lors d'une soirée. Par contre, d'autres vont fumer beaucoup plus au cours d'une soirée et la barrette ne suffira pas. Actuellement, des jeunes achètent pour 5 €, 10 €, un petit peu de temps en temps. Ils fument avec les copains, donc ça ne coûte pas trop cher, parce qu'ils s'essayent.

Plus un jeune fume régulièrement, moins il dépense de l'argent dans le cannabis, parce qu'à partir du moment où il fume régulièrement, il s'organise. Il connaît quelqu'un, qui connaît quelqu'un et très vite on ne sait plus qui c'est et heureusement pour eux quand ils se font arrêter. S'ils donnent le nom d'un gros dealer, leurs familles doivent quitter le département. Si cela se sait, les jeunes ne sont pas protégés, ni leur famille. Je dis aux jeunes de ne pas donner de nom de gros dealer, en tout cas, faire en sorte que ça soit su par un autre circuit. Que ce ne soit pas le jeune qui porte ça. On tombe très vite sur la mafia. Le marché est tenu par des adultes, c'est très vite des dealers et des gros bonnets. Mais le marché de consommation ce sont les lycéens, les étudiants et les jeunes adultes. Et ça se fait par connaissance. Un jeune qui fume régulièrement va commander à crédit, comme les maquignons, ils ont intérêt à tenir leur parole. Sinon, la bête de baseball arrive vite. Donc ils payent tous. Il m'est arrivé de dire à des parents d'avancer l'argent à leur enfant, sinon, ça cartonne vite. Il va chercher un gros morceau de résine de 100 € - 150 €, il en fait des parts, qu'il va vendre aux copains, donc dans sa tête, il rend service aux copains, et il fait une part de plus qu'il garde pour lui. Et sa consommation est gratuite. Donc plus il fume régulièrement, moins il paie et plus il se met en place d'être un dealer. Ils ont à peu près une semaine, 10 jours, pour rembourser pour payer, ça se fait toujours sympathiquement. Si y a un jeune qui fait mal son boulot, qui oublie de couper les parts, qui donne aux copains, des généreux qui font les malins, là ça va très vite, la violence. Mais j'ai rarement vu des jeunes qui prennent des coups car en général soit ils volent chez eux, soit ils craquent et le disent aux parents et les parents paient, au moins une première fois. Je n'ai jamais vu de lycéens se faire défoncer la tête, parce qu'ils disent tout avant aux parents, ou ils volent et les parents se rendent compte des choses parce qu'il y a du vol à la maison.

Question : Les filles se laissent-elles moins tenter par le haschich ?

Réponse : En prenant du cannabis, les jeunes choisissent de s'isoler, d'écarter de leur vie tout ce qui leur prend la tête. En 1968, on se prenait la tête pour construire un avenir. Aujourd'hui, on veut se débarrasser de ce qui prend la tête pour être dans le plaisir immédiat. La logique d'aujourd'hui, est d'écarter les parents, comme empêcheurs de tourner en rond. Donc ils s'écartent du lien aux adultes, des copains qui les embêtent, de même, ils ne vont pas avoir l'énergie nécessaire pour aller vers les copines. Ils vont promouvoir des plaisirs immédiats : cannabis, vidéo, activités entre deux ou trois copains, dans une espèce de petit ronron. Ils se mettent dans un isolement, et ce sont ceux-là que je reçois. J'étais étonnée de rencontrer des étudiants de « 2<sup>ème</sup>, 1<sup>ère</sup> année » de fac, qui commençaient à stagner, à pédaler. Après 4 à 5 ans de consommation régulière, un jour, un « pétard » de plus et ils vont avoir une crise d'angoisse. Puis, avec ou sans haschich, ils se sentent très mal. Ils tombent et sont dans les mêmes problématiques que ces petites phobiques dont j'ai parlé précédemment. Ils se sentent paranoïaques, angoissés, ils ne peuvent plus entrer dans un amphithéâtre, ils ont l'impression que les copains leur veulent du mal, ne montent même plus dans les bus, ils se sentent agressés.

Il y a ceux qui sont encore capable de faire la fête avec les autres, et ceux-là s'en tireront plus facilement. Et ceux qui ne font plus la fête avec personne, qui restent dans leurs chambres d'étudiant face à l'écran, face aux jeux, qui n'ont plus de lien. Puis, il y a ceux qui acceptent de souffrir, qui acceptent l'angoisse et qui vont se bagarrer avec l'angoisse, en faisant ce qui faut, et ceux-là vont finir par aller. Il y a ceux qui ne veulent pas avoir mal, parce qu'ils ont décidé de prendre du cannabis pour ne pas avoir mal, et ceux là finissent par prendre des médicaments et rentrent dans la pratique des psychotropes. Il y a beaucoup de jeunes, qui consommaient du cannabis, qui deviennent dépendants d'antidépresseurs.

Pour les filles, la réponse réside dans la position des hommes par rapport aux femmes et vice-versa. Les femmes ne sont pas positionnées de la même façon. Les femmes et les filles sont référées à l'autre, donc elles sont plus dépendantes des autres, de la relation. C'est pour ça que dans le couple, les femmes parlent trop, se plaignent que les hommes ne parlent pas assez et les hommes en ont marre d'entendre toujours leurs femmes parler ! Pour tenir, une femme doit parler et qu'il y ait quelqu'un. Un homme se réfère plus à lui-même et à ses ascendants, il est plus tenu par lui-même et il peut donc plus tenir longtemps dans une position qui va l'enfermer après. Donc, pendant quatre ou cinq ans, les garçons peuvent garder une adaptabilité, sans avoir des crises que des filles auraient très vite. Au niveau du cannabis, les filles sentent très vite qu'elles s'ennuient. Il paraît que quand on ne s'occupe pas des filles, elles s'ennuient très vite et elles dépriment très vite. Le cannabis provoque très vite de l'ennui, et elles s'arrêtent plus facilement. Elles en prennent par période, pour aller mieux, mais, c'est un mode de fonctionnement où on ne s'occupe plus de l'autre, donc on ne s'occupe plus d'elles, donc elles n'aiment pas. Les adolescentes demandent à ce qu'on s'occupe d'elles entre copains et copines. Elles se satisfont moins d'un petit noyau de trois amis, ça ne tient pas longtemps. Les femmes sont plus en première ligne, elles reçoivent plus de plein fouet le fait qu'il n'y ait plus de lien, parce qu'elles sont plus référées aux autres. Ce qui reste souvent aux femmes aujourd'hui, c'est d'être référée à leurs enfants comme mère.

Question/remarque : ce n'est pas forcément père éducateur ou mère éducatrice, l'essentiel c'est qu'il y ait quelqu'un, comme un enseignant.

Réponse : L'enseignant est un métier sacré. On ne mettra jamais d'écran pour remplacer les professeurs. On n'apprend que dans la relation avec quelqu'un de vivant. Le père est celui qui éduque, qui met la main à la patte dans l'éducation, qui élève. La mère aura toujours une racine biologique, c'est aussi elle qui prend soin de son enfant. Beaucoup de jeunes, en dehors de parents, n'ont que les professeurs en référent. Les profs sont en première ligne pour le lien.

Question : Y a-t-il une dépendance aux produits de substitution ?

Réponse : Quelle différence y a-t-il entre un toxicomane et un pharmacodépendant ? Je précise qu'un pharmacodépendant est un adulte intégré qui est dépendant depuis 10 ou 15 ans aux antidépresseurs, calmants, tranquillisants, etc. Le Subutex et la Méthadone (quelque chose de très précieux pour les toxicomanes), sont de l'héroïne de substitution. La vie des toxicomanes tourne autour de la drogue. Par les produits de substitution, on les rend dépendants à un autre produit. Ils passent d'une toxicomanie à une pharmacodépendance, en lien avec un médecin, avec un produit désérotisé (puisque la drogue est un produit érotique qui donne des sensations). Ils sont accompagnés par des gens pour qu'ils s'engagent dans un travail ; mais les toxicomanes qui prennent de la Méthadone s'ennuient au bout de quelques jours, même s'ils ne sont plus en manque, alors ils recommencent. Avec les produits de substitution, on les rend dépendants d'une molécule comme les français qui sont dépendants des médicaments. Toutefois, cela crée un autre lien, puisque le patient vient voir l'infirmière qui lui donne à boire la Méthadone, ainsi on déplace le lien. Ensuite, plus ils s'engagent dans la vie, plus ils pourront lâcher le produit, mais cela prend beaucoup de temps. La toxicomanie d'aujourd'hui est médicamenteuse. S'il y a moins d'héroïne, c'est parce qu'il y a

beaucoup de médicaments qui remplacent. La toxicomanie dangereuse, grave, aujourd'hui, est avec les médicaments. Mais, elle ne rentre pas dans les statistiques comme la drogue qui vient d'ailleurs.

Question : Conséquences de l'effondrement de la cellule familiale ?

Réponse : L'effondrement de l'institution familiale, c'est l'effondrement de l'autorité, d'abord, parce qu'il y a des parents qui n'osent plus dire non. Dans certains pays européens, le commerce est interdit, mais la consommation est dépénalisée. En France, l'avantage pour les parents est l'interdiction de consommer du cannabis. Mais cela ne marche pas, les jeunes consomment énormément de résine de cannabis et les adultes français sont les premiers consommateurs de psychotropes. Si les jeunes s'autorisent à prendre ces produits, c'est parce que les parents s'autorisent aujourd'hui à prendre des psychotropes face aux aléas de la vie.

Comment donc faire respecter l'interdit ? Le problème chez les adolescents, c'est que le cannabis n'est pas ressenti comme interdit, alors que les adultes considèrent le haschich comme une drogue et cela leur fait peur. Le cannabis est considéré par les jeunes comme la cigarette et cela ne leur fait pas peur, donc ils pensent pouvoir se l'autoriser. Il n'y a pas de peur, au contraire, une banalisation, puisqu'un grand nombre de gens fument, et qu'on en connaît. Quand on dit héroïne, on ne connaît pas, ça fait loin. Mais quand on connaît des gens qui fument du cannabis, un jeune peut plus facilement y aller, cela ne fait plus peur, puisqu'il y en a qui osent venir devant un prof en étant sous état, et ça ne les fait pas angoisser ! Nous ne pouvons pas nous présenter devant notre patron si nous avons trop bu. Des jeunes aujourd'hui osent et se moquent de l'interdit énoncé par l'adulte.

Question : Quelle autorité ?

Réponse : La parole du père ne fait autorité chez un enfant que si la mère l'accepte. Si la mère n'accepte pas la parole de son mari, du père, cela ne fait pas autorité pour l'enfant. Ainsi des paroles paternelles font violence parce qu'elles sont dénigrées par la mère et donc, mal reçues par l'enfant. Il y a de la violence quand la parole n'est plus autoritaire. Un des débats aujourd'hui est de savoir quelle place il y a entre une femme et son mari, quelle place une femme peut laisser à son mari, quelle autonomie, quel espace où elle ne va pas dire qu'on va traumatiser le petit dès que le père intervient. L'autorité vire à la violence quand elle n'est pas soutenue par les parents.

Question : Pourtant, il faut expliquer plus tôt que d'être autoritaire ?

Réponse : Bien sûr, il faut du bon sens. A l'époque de grand papa, c'était le régime militaire. Toutefois, aujourd'hui, on peut reprocher aux familles de vouloir trop expliquer. Le fondement de l'autorité a toujours un point d'arbitraire. On le sait très bien avec les adolescents : c'est toujours la question « pourquoi », alors on explique, une fois, deux fois, et après on dit « stop ». La loi de la répartition des choses est sur un fondement arbitraire. Je ne dis pas que toute la loi est arbitraire, mais on ne peut pas faire l'économie de l'arbitraire dans l'autorité. Il faut pouvoir admettre cela et ne pas se sentir coupable, en tant qu'adulte, pour que le reste soit plus sympathique. A défaut de pouvoir assumer cet arbitraire, il y a des défauts d'autorité dans la famille. Aujourd'hui, les pères comme les mères, veulent à tout prix se faire aimer de leurs enfants, même à la période de l'adolescence.